

JOSEFINE KLOUGART

L'un d'entre nous dort

roman traduit du danois
par Jean-Baptiste Coursaud

ACTES SUD

Pour Jakob – je t'aime.

LA LUMIÈRE S'AVANCE
EN RAMPANT

La lumière s'avance en rampant sur les champs labourés. Vision fragmentée d'une terre argileuse et foncée; des mottes compressées, dressées les unes contre les autres. Les taurillons qui se battent dans les box de la stabulation; un vacarme causé par un excès de corps dans une carence de place. Et puis la neige : elle s'est déposée avec un tel calme; sur les crêtes, sur la campagne, sur tout ce qui est vivant et sur tout ce qui est mort. Une fourrure de froid, une voix caverneuse auprès de laquelle tu peux te sentir en sécurité. Le paysage, dans sa totalité : nu, dépourvu de sentimentalité; et la sensation, ici, que tu me manques mais que je n'ai plus personne pour incarner ce manque.

C'est un paysage dentelé de givre.

Le paysage est identique, et pourtant il ne l'est jamais. Je me demande : Où étais-je? Ma lèvre inférieure est tachée comme la peau d'une prune trop mûre. Tomber sur la terrasse, à genoux avec ce goût de fer dans la bouche. Être étendue sur le sol en ciment, derrière le presbytère, et attendre que le tracteur rentre avec le premier chargement. Si nous avons le malheur de ne pas nous relever pour filer en vitesse, nous devons dégager à jamais. Les engins

agricoles qui rappliquent en tirant des remorques bossues. Un après-midi où nous ne trouvons rien de mieux que de jouer entre les balles de paille empilées. Si tu as le malheur de tomber entre deux rangées, tu mourras de faim. Comme la chatte que nous retrouvons par la suite ; même si ça n'a lieu que l'automne suivant, et que ça nous confirme qu'en fin de compte elle n'avait pas délaissé sa portée.

Le sentier court derrière le presbytère aux terres mises en fermage ; il meurt dans cette démarcation entre les zones protégées, les parcelles cultivées, les terrains en jachère. Tant de choses en dépendent. Il établit un ordre. Un homme dans le champ passe son temps à ramasser des pierres. Il en jaillit en permanence de nouvelles, le sol les engendre, les tas s'amoncellent. Certaines, plus grosses, se dressent à différents endroits. Elles attendent d'être emportées par une machine. Enfin... quand on aura le temps. Peut-être qu'un des garçons s'en chargera. Mais peut-être aussi que ce sera trop dur pour eux. Le soleil se couche derrière les dolmens plus vieux que les pyramides. À ce qu'il paraît. Forcément, on se demande quel âge elles peuvent avoir. Au-delà des années, les frères n'ont pas d'âge qui les différencie. Mes sœurs et moi, on n'a qu'un âge, un seul ; on ne sera jamais plus vieilles qu'on ne l'était déjà.

Un paysage de période glaciaire, la glaciation qui lui a imposé des dépressions, la glace qui l'a contraint à épouser des formes différentes.

Je ne sais pas, j'ai ces jours-ci la sensation de vivre en décalage, dans tous les domaines. Je viens juste de tomber mais je me suis déjà relevée, j'ai essuyé la poussière sur mes manches ; j'ai souri aux passants, ou peut-être à la nature uniquement. C'est d'abord

en y repensant que j'ai accès à ce qui devrait m'appartenir. Toi, par exemple.

Je suis revenue. Ce qui autrefois était se trouve à présent dispersé de part et d'autre du paysage. Un tapis d'aiguilles aux pieds des arbres, tout autour. Un manteau de neige, une forêt de doigts, un ciel. Les bois des cerfs. La commune de Trehøje. Les dix derniers pins sur la colline, râpés par les vents, esseulés. Voilà ce à quoi nous avons affaire.

Du mazout sur les eaux.

Une robe d'été bizarroïde sous un pull, une salopette.

*

La neige s'est remise à tomber. Je me demande : Quand est-ce que je vais pouvoir partir d'ici ? les routes sont fermées, je ne peux aller nulle part. Je me penche contre l'appui de fenêtre, contre la vitre. La console en marbre est froide, l'hiver est. Un après-midi en plein été je pose ma joue sur le marbre, mes lèvres me semblent disproportionnées, mes mains aussi. Je pousse une plante en pot, je m'en souviens si bien : que je m'assieds sur la console, que j'incline mon dos contre la fenêtre et le soleil. Le marbre si froid, pourtant recuit par le soleil depuis des heures. Donc les consoles en marbre sont froides. Des cuisses humides dans la chaleur. Un corps en manque de froid.

Ou un corps en manque de chaleur.

Mes mains deviennent... comment dire ? violettes. Mes pieds aussi, en hiver. Une couleur qui m'évoque quelque chose comme : le bleu. Cet après-midi, le chasse-neige est passé toutes les heures ; avec

une fatigue qui n'avait rien à voir avec cette neige ni avec aucune neige. Il se frayait un chemin à travers la ville qui, bienveillante, se divisait en deux. Deux voies de matière blanche. Une bande de bitume noir brillait sous une fine couche de neige atomisée. Je me suis dit : Je ne peux rien m'imaginer de plus triste que ça, la neige atomisée. Et là je me suis redemandé : Quand est-ce que je vais pouvoir partir d'ici ?

J'économise.

Quelque chose de beau, que je pourrais quitter. Quelque chose de beau, que je pourrais sacrifier. De toute manière, ça restera en suspens ; comme une ombre, comme un poids dans les images. Ce qui aurait pu être. Un amour qui a été résilié.

Je demande : "Est-ce qu'on est ensevelies sous la neige ?"

Ma mère fait les comptes, farfouille dans des factures. Elle dit, en guise de point final : "Justificatif numéro quarante-neuf." Après quoi elle relève les yeux vers moi.

Nous tournons la tête en même temps côté fenêtre, nos regards s'enfuient dehors et finissent dans un cul-de-sac, pareils à des rails de chemin de fer dans un paysage ; et donc on a échoué ici, et donc les cheminots ont eu leur congé, et donc le travail reprendra un autre jour, demain ou bien jamais. Voilà l'ambiance qui règne ici : la route finit en cul-de-sac. Les rails qui filent et désignent transforment le paysage en un bassin ou une image qu'on peut – oui, voilà : voir.

Elle cogite. Ce genre de réflexions fusent dans sa tête, je ne le comprends que trop bien : Qu'est-ce que je veux en définitive ? si j'ai la possibilité de partir, où est-ce que j'irai ? Là-dessus elle me pose la

question : “Est-ce un problème? Si je ne peux aller nulle part, et donc si je dois rester ici, est-ce que c’est un... problème?”

Je hausse les épaules. Je dis : “Je ne crois pas, non.” Or nous savons toutes les deux que c’en est *vraiment* un, de problème.

Claquemurées ici.

L’hiver a le pouvoir de claquemurer les gens, de les enfermer aussi bien à l’intérieur qu’à l’extérieur. Et c’est cette sensation, celle de ne pas pouvoir *arriver à destination*; nous l’avons chevillée au corps, l’une comme l’autre. Des routes bloquées qui ne permettent d’aller *nulle part*, ni en avant ni en arrière. Elle veut maintenant savoir si je vais pouvoir trouver un peu de sérénité ici. “Ce n’est pas ici que tu vas retrouver de la sérénité.” Comme ça elle me le dit, ma mère. Un silence. Nous arrêtons pour ainsi dire de respirer, elle et moi. Je hausse de nouveau les épaules.

Je réponds : “Si.”

Parce que ce n’est pas de sérénité qu’il est question dans cette affaire. Ça ne change strictement rien à l’affaire, la sérénité ou pas la sérénité.

“Je suis amoureuse.” Ça y est, c’est dit, enfin. Je m’assieds à la table, en face d’elle. Ses yeux papillotent, passent des papiers à moi. Elle reprend ses esprits, pousse sa pile de documents sur le côté.

Elle : “Oui.”

Moi : “Dans ces conditions, je ne peux être nulle part.”

Je le dis d’une voix fragile, un peu sèche, facilement inflammable. Dans un verre un rayon de soleil, il est capable de se briser à n’importe quel moment. Un feu de bois et un flambeau. Sous

prétexte qu'à priori j'en aurais trop vu. Un arbitraire singulier émerge : ainsi donc, l'important ne serait pas mon défunt mari ; ma vie serait au contraire *dépendante* d'un autre homme, du nouvel homme, du nouveau mari. Je me dis : Mais pourquoi je ne peux jamais être dans un seul endroit à la fois ? Sans ce magnétisme. Puisque c'est ce magnétisme qu'engendre la neige, ou sur cette maladie que la neige ne dépose aucune couche, qu'elle ne guérit pas ; la neige comme du sel, qui tombe sur des pensées écorchées, sur des émotions écorchées, qui saupoudre des blessures ouvertes. Ça s'est produit quand ? La neige vient la nuit, et avec elle le magnétisme. Je me réveille magnétique, aimantée, retenue, pieds et poings liés ; la chambre dans son entier vibre de cette manière, entre ce nouveau mari et moi-même. Une tension inquiétante. Des mouvements dessinés dans l'air ; des mouvements qui se manifestent une seconde avant qu'ils n'existent, et qui ne deviendront peut-être rien, jamais. Le malheur que ça représente de se retrouver face à ce qui *aurait pu* être – si joli.

Je me dis : Oui, ceci est tout sauf joli.

Et ça n'augure rien de bon. Comme lorsqu'on rentre dans une maison, tard, et que toutes les lumières sont éteintes. Je me dis que je préfère vivre une relation malheureuse avec quelqu'un plutôt que ça : être *sans* l'autre. Sans les yeux pour – oui, pour quoi en définitive ? Pour naître. Apparaître constamment de cette manière : dans un regard. Mieux vaut encore apparaître comme une étrangère, comme une autre, plutôt que ça : ne pas apparaître du tout.

Je me suis trompée d'homme à aimer. Et je suis sans cesse en train de quitter quelqu'un que j'aime ;

il y a suffisamment de quoi s'entailler, mais ce n'est pas pour trouver du réconfort que je suis revenue à la maison, chez nous.

Les pommes. C'est de ça qu'il est question dans cette affaire. Un point c'est tout.

Toi qui as tout perdu.

Rien n'est comme dans ton souvenir, tout ce que tu croises entre dans une conversation inintelligible avec l'image que tu te fais du *comment*. Il ne reste absolument rien du monde dont tu te souviens et qui devient même impossible, qui n'a décemment jamais pu exister. C'est autre chose que de l'amour, autre chose qu'une absence d'amour. C'est l'image qui apparaît quand on place les deux éléments l'un au-dessus de l'autre. Une image voilée où tous les visages deviennent soudain étonnamment francs et détruits et traversés par – oui, traversés par quoi en définitive? Par le temps qui ne veut pas, par une chambre qui ne veut pas.

Et le chagrin que ça occasionne.

L'illusionniste.

*

Je tombe et reste étendue dans l'herbe. Je reste étendue comme je suis tombée. Fin août, un tracteur est garé en plein champ, moteur allumé, au point mort, portière grande ouverte, abandonnée, au beau milieu d'une phrase.

Le paysage porte dans son entier la marque de l'immobilité.

Comme si le jour était en réalité un soir, comme si le soleil était en réalité une lampe en papier de riz accrochée au plafond; comme si quelqu'un voulait

s'assurer que tout le monde dort, que nul ne lit ni ne parle, que personne ne se touche ni ne regarde des bandes dessinées. Autrement dit : pour que la déraison ne règne pas en maître.

Sauf qu'au bout du compte il ne reste plus que ça : la déraison. Brusquement, il n'y a plus qu'elle et *elle seule* : la déraison.

Je demande à ma mère, en chuchotant : "Tu dors?"

Pas de réponse. Les mots demeurent en suspens, échos d'une époque révolue, de la voix de mon défunt mari : "Tu dors?" demandait-il.

Et effectivement je dormais.

Ou je faisais la morte.

Les nœuds dans les poutres du plafond ressemblent à tout et n'importe quoi : un cerf à cinq pattes, un croissant de lune qui goutte, quelque chose qu'on n'oublie pas immédiatement ; un pommier dans un coin du jardin, dont les pommes rouges sont toujours accrochées aux branches, ce genre de restes, l'été en plein hiver. Il neige toujours.

Comme il a neigé toute la journée, il neige encore.

Comme si la neige voulait prouver quelque chose, par exemple que le calme avec lequel elle tombe n'a rien à voir avec la fatigue. Alors que la neige n'est pas pondérée, elle est tout bonnement *inhumaine*; à l'image de l'hiver cette année : *inhumain* en tout. Il poursuit, infatigable, se répète en motifs que personne ne comprend. L'obscurité est livide de neige brillante. De temps à autre, une pomme rouge tombe à travers cette obscurité grise, dans la neige, sous la cime de l'arbre en forme de panier renversé, à l'écorce noire. Un clic – au moment où la pomme heurte la membrane de glace provoquée par

le changement de temps qui n'est rien devenu sinon une valse-hésitation au cœur de l'hiver, un effondrement en plein hiver de : l'été. Le gel a surgi avec un geignement. La pellicule de glace se transforme en un tapis de cinquante millimètres d'épaisseur, lui-même recouvert désormais d'un duvet de neige fraîche.

“C'est bien”, dis-je à ma mère plongée dans le sommeil. Je le lui chuchote dans la pénombre : “Continue de dormir.”

Ça peut donc être, également, aussi simple que ça. On peut être couché l'un à côté de l'autre, ensemble, et être seul, ailleurs.

“Oui”, dit ma mère, qui s'est réveillée en sursaut. Je me dis : Où étais-tu ? Qu'est-ce que tu devais absolument terminer ?

“Tu ne dors pas ?” demande-t-elle en se retournant dans le lit.

Je me dis : Qu'est-ce que je fais ici, dans le lit de mes parents ? Je suis trop vieille pour ça. De toute façon je l'ai toujours été.

Tout est inversé. La neige voltige pour mieux disparaître dans un nuage indissociable du ciel.

Je murmure à ma mère : “Si. Dors.”

Elle se rendort immédiatement. Elle plonge dans le sommeil sans transition : elle s'enfuit de la chambre, ne bouge plus du tout. Pendant de nombreuses années on ne le voit pas, et un beau jour on ne voit plus que ça, avec une telle clarté : la mort dans les yeux de sa mère ; on voit en elle sa grand-mère, sa mère à elle. Et pas seulement. Car en vérité on distingue aussi un troisième visage, qu'on reconnaît mais qu'on prend quand même pour un visage inconnu. Et il est sordide, ce troisième visage.